

La folie du transfert

Solal Rabinovitch, Danièle Lévy, Serge Reznik, Josette Zoueïn

DANS CHE VUOI ? 2007/1 (N° 27), PAGES 11 À 26

ÉDITIONS L'HARMATTAN

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296035577

DOI 10.3917/chev.027.0011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2007-1-page-11.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La folie du transfert

Entretien avec Solal Rabinovitch

Danièle Lévy – Serge Reznik – Josette Zoueïn¹

Serge Reznik – Solal Rabinovitch, vous publiez aux éditions Érès *La folie du transfert*, au moment où nous préparons ce numéro. On parle communément du transfert en termes d'expérience ou de phénomène, vous avez choisi celui de *folie*. Ma première question portera sur le choix de ce titre. En quoi la clinique psychanalytique des psychoses permet-elle d'éclairer le transfert ? La folie serait-elle pour vous la question préliminaire à toute analyse possible ?

Solal Rabinovitch – Je n'avais pas du tout pensé à prendre les choses ainsi. Il est évident que le mot *folie* m'est venu à cause de la psychose, mais à vrai dire la folie est différente de la psychose. La folie existe aussi bien dans la névrose. Quand on réfléchit à ce qu'est le transfert, et à tout ce qui est redevable du phénomène ou de l'expérience du transfert, on ne peut pas ne pas dire que c'est une véritable folie. Aller voir quelqu'un très, très régulièrement et lui prêter tout ce qu'on lui prête, c'est quand même absolument extraordinaire. On y est tellement habitués qu'on n'y fait pas attention. Certains sont complètement dedans. À la fin de leur analyse, ils disent : « Ah ! bon ? Mais qu'est-ce que c'est, le transfert ? » alors qu'ils ont été pris dedans et s'en sont servi pendant tout le temps de leur cure. C'est une question intéressante. Peut-être que j'ai essayé de nommer un phénomène qui est un peu limite par rapport à la cure, disons, traditionnelle ; un phénomène pourtant central, qui touche au fait que c'est une folie pour l'analyste que de se prêter jour après jour au transfert, tout au long de sa vie. Et il peut avoir affaire soit à des cas soit à des moments de cure où le seul outil qu'il ait en main est cette folie, c'est-à-dire une matérialisation en lui-même des pensées que l'analysant n'a pas.

Josette Zoueïn – Est-ce aussi une façon de dire que les psychotiques sont... normaux ?

Solal Rabinovitch – Les psychotiques, c'est différent. Les psychotiques peuvent être de très grands fous, mais *psychotique* n'est pas du tout synonyme de folie. Il peut s'agir de gens chez qui les symptômes habituels, manifestes, ceux qu'on appelle productifs dans la psychose, sont absents. La psychose est quelque chose d'une grande rigueur. En reprenant le terme de Lacan dans ses conférences en Amérique, on peut dire que la psychose est vraiment un essai de rigueur.

Josette Zoueïn – Au début de votre livre, vous écrivez que le transfert tient d'une position économique. Et vous parlez d'une « négation économique », c'est-à-dire qu'on ne prête pas à l'autre une relation qui ne lui revient pas, en quelque sorte. C'est en ce sens que les psychotiques ne sont pas fous, ils seraient même parfaitement normaux.

Solal Rabinovitch – Oui, le transfert est un investissement. Le non-investissement, en tout cas l'investissement différent que peut faire un psychotique pourrait s'appeler une négation, au sens de l'une des formes de la négation freudienne. Je dirais que c'est le détachement de la libido. C'est vrai, on peut dire que c'est une négation économique.

Josette Zoueïn – Vous prenez cette négation comme une position topologique, et vous faites travailler cette position de la négation.

SUR L'USAGE DE LA TOPOLOGIE

Solal Rabinovitch – Oui. Mais il y a un écart entre la métapsychologie et la topologie.

Danièle Lévy – Vous pourriez dire quelque chose sur cet écart, le qualifier ?

Solal Rabinovitch – Freud se servait de la métapsychologie comme d'une sorcière à laquelle il faisait appel régulièrement, quand il n'arrivait pas à rendre compte de ce qu'il appelait, par exemple, les « grands mythes », Œdipe, Totem et Tabou, Moïse. La sorcière métapsychologie avait quelque chose d'assez conceptuel. La topologie n'est pas tellement conceptuelle ; c'est un outil, pas pour démontrer, mais pour montrer ce qui se passe. Elle peut avoir un intérêt parce qu'elle donne un point de vue différent, au sens fort du mot *point de vue*, au sens d'un *point de vue* topologique.

Serge Reznik – Justement, nous avons Josette et moi trouvé très intéressante la façon dont vous montrez comment vous vous servez de la topologie, et particulièrement dans le chapitre 7 intitulé « Ouvrier du réel ». Vous distinguez trois théories du transfert dans l'enseignement de Lacan. La première repose sur l'autre imaginaire de l'axe a-a' dans le schéma L ; la deuxième, sur le sujet supposé savoir ; et la troisième est centrée sur un autre non spéculaire, le savoir supposé sujet qu'est l'écrit. L'accent est donc mis successivement sur l'Imaginaire, le

Symbolique puis le Réel. Cette troisième voie serait celle des cures de psychosés. Vous dites que dans ces cas, je cite, « l'analyste est sollicité, non comme rebut, mais comme terrain de l'opération ». C'est une très belle formule. Vous dites aussi que « le savoir est imposé à l'analyste par le psychotique, non supposé ». Pourriez-vous développer quelle est pour vous la spécificité du transfert dans la psychose ?

Solal Rabinovitch – Ce que j'ai essayé de dire, c'est que le transfert se repère par la façon dont l'analyste se voit obligé de travailler. Il est forcé de travailler d'une certaine façon avec un psychotique, d'une façon qui n'est pas du tout la façon habituelle. Si par exemple il se bornait à faire des interprétations, ou des équivoques, ces ressorts habituels qu'on peut être amené à faire jouer avec les névrosés, ou bien à se taire comme on peut être parfois tenu de le faire, eh bien avec un psychotique tout cela ne produit rien du tout ; ça ne sert strictement à rien. Ou pire, ça peut relancer des affaires paranoïaques latentes. Donc l'analyste est obligé de travailler autrement ; il est amené à travailler en étant complètement présent en personne, en tant que sujet. C'est pour cela que je parle du réel de la présence, comme Lacan le dit dans le *Séminaire XI*. Il est frappant que ce réel de la présence survienne chez Lacan au moment où il passe de l'inconscient qui serait un pur vide, un inconscient conceptuel en somme, à un inconscient en quelque sorte plus matériel. Tout à coup il se dit à un moment donné, alors qu'il vient d'évoquer le transfert des gens qui viennent l'écouter : « L'inconscient, c'est la présence réelle sexuée, en acte. » Chez le psychotique, on peut dire qu'un tel inconscient est complètement à l'extérieur. Ce n'est pas la peine d'aller le chercher ailleurs que dans ce dehors où il est. Par exemple, à propos de l'association libre, j'ai l'impression que le paranoïaque s'y livre sans réserve ; il dit absolument tout, y compris les pires idées qui lui viennent à l'esprit à propos de l'analyste, ce que d'habitude le névrosé se garde de dire. Le paranoïaque dit tout ce qui lui passe par la tête, non seulement les pensées mais aussi les images, son analyste qui a une tête de ceci ou de cela ce jour-là. Or dire absolument tout ce qui vient à l'esprit, à la limite ça ne sert à rien. D'une certaine façon, ça ne sert à rien du tout, mais c'est très étrange. C'est étrange parce que c'est la limite extrême de l'association libre parfaite, et on s'aperçoit qu'on ne peut rien en tirer, ni construction, ni interprétation ; on n'y voit qu'éclater au grand jour la position de l'analyste dans la jouissance, je dirai minute par minute. Qu'en faire ? Cela lui sert juste à se situer, mais après ?

Donc, l'analyste est obligé de travailler autrement, en étant complètement présent et en répondant présent chaque fois qu'il l'ouvre. Celle que j'appelle *elle* me disait au début : « Je ne sais pas ce que vous pensez. » Pendant longtemps, je n'ai rien dit parce que je ne

comprenais pas ce que ça voulait dire. Puis j'ai compris que ça voulait dire qu'elle ne savait vraiment pas ce que je pensais, mais qu'elle avait besoin de le savoir. Donc j'ai entrepris de le lui dire. Et ensuite, chaque fois, j'ai dit ce que je pensais, quand j'arrivais à penser quelque chose bien sûr, quand une pensée me traversait à son sujet ; c'est-à-dire que j'étais obligée non seulement de penser mais de matérialiser mes pensées, alors que normalement l'analyste est dans la position du « je ne pense pas ». L'activité de pensée n'est pas au principe de son activité en général. Là, c'est le contraire, et en plus de penser, il faut attraper ce qu'on pense avec des mots. Saisir la pensée qui traverse l'analyste à propos de l'analysant, et une fois saisie, la matérialiser avec les mots les plus adéquats à la faire saisir par l'autre. Ce sont la plupart du temps des choses compliquées à dire parce que bizarrement elles sont solides comme des pierres : peu maniables donc.

Serge Reznik – En fait, vous utilisez les tresses.

Solal Rabinovitch – C'est parce que les choses dont je parle sont tellement compliquées à dire que je me sers d'autres moyens. Par exemple, pour dire ce qu'on pense à tel moment d'une séance, il faut réellement plonger – ou ne pas plonger, je ne sais pas quel mot utiliser – dans un ordre de pensées qui évoque ce que Lacan appelle « l'immixtion des sujets », c'est-à-dire qu'il faut que je pense pour elle. Je vous le dis comme ça, ça fait bizarre, mais c'est parce qu'il faut que je pense là où elle ne pense pas, il faut que je pense dans les intervalles de sa pensée.

Serge Reznik – C'est une façon de passer à la troisième personne, mais à l'extérieur.

Solal Rabinovitch – Je crois que c'est pour ça que j'ai introduit l'autre non spéculaire. J'ai essayé de trouver un moyen de formaliser un peu cette chose-là, en disant que je pense en étant non pas en position d'autre spéculaire, mais d'un autre non spéculaire.

Serge Reznik – Est-ce qu'on pourrait dire que dans les cures de psychosés, ce passage à la troisième personne, il s'agit de le rendre moins haïssable ?

Solal Rabinovitch – Pourquoi serait-il haïssable ?

Serge Reznik – Il serait haïssable si on est pris dans l'autre spéculaire.

Solal Rabinovitch – C'est-à-dire ?

Serge Reznik – C'est-à-dire que cet autre non spéculaire dont Lacan parle, et que vous développez, serait une façon de rendre la troisième personne moins haïssable.

Danièle Lévy – Vous parlez aussi d'un Autre meurtrier. Quel rapport avec l'Autre tout court ? Le grand Autre serait une sorte de médiateur ?

Solal Rabinovitch – Vous voulez dire que l'autre non spéculaire serait un médiateur entre le sujet et son autre spéculaire ? Et ça éviterait la haine ? Oui, tout à fait.

Serge Reznik – Vous dites dans la cure que vous présentez : « Cette construction d'un autre imaginaire non spéculaire revient à greffer de l'imaginaire sur un réel qui ne pourrait encore ni s'entamer ni s'évider. » À ce propos, vous n'évoquez pas les théories de Gisela Pankow ou de Melanie Klein qui, me semble-t-il, ont la même fonction. Vous le développez à partir des tresses et des nœuds.

Solal Rabinovitch – Je connais bien Gisela Pankow, j'ai travaillé avec elle il y a longtemps. Elle appelle cela une greffe d'imaginaire, mais elle s'arrête là. Est-ce que c'est vraiment une greffe ? C'est sûr que c'est de l'imaginaire, mais comment cet imaginaire opère-t-il sur le sujet ? Elle ne pose pas la question. Melanie Klein, je la connais assez peu.

Serge Reznik – Enfin, ces constructions théoriques qui peuvent apparaître comme un forçage interprétatif sont bien une sorte de greffe d'imaginaire. Vous rendez compte de la cure d'une autre façon, plus générale...

Solal Rabinovitch – Je ne voulais pas seulement rendre compte de cela. Je crois que je voulais vraiment faire un livre sur le transfert où l'on voit comment l'analyste travaille, ce qu'on voit rarement. Peut-être que je voulais briser ce silence. On parle du transfert côté analysant, on ne parle pas de ce qui se passe côté analyste.

Serge Reznik – Et surtout avec les psychotiques, comme dans le cas que vous exposez...

ATTRAPER LE RÉEL

Josette Zoueïn – Dans ce travail avec le réel, vous tricotez sur le bord du réel. Prenez-vous le réel en lieu et place de l'inconscient ? Vous dites à un moment donné que vous voudriez arriver à une mutation, *mutazione*, du réel... Que le réel devienne une altérité en quelque sorte ?

Solal Rabinovitch – Oui, c'est ça. C'est exactement ça. En fait, je suis contente parce que je crois que j'y suis arrivée. Je crois qu'effectivement la seule chose à laquelle j'avais affaire, c'est à du réel, c'est le seul matériau que je pouvais attraper, même s'il paraît justement inattrapable. Il faut peut-être l'attraper avec des mots, à condition qu'ils se vident de leur côté signifiant, parce que si on en fait des signifiants, ils n'attrapent pas le symbolique par le réel, ou alors, dans un temps ultérieur de la cure. Et il s'agit d'attraper, d'extraire le réel de la réalité, puisque la réalité, c'est le fantasme ; et d'attraper le

réel de la personne du sujet. Mais c'est avec de l'imaginaire qu'on peut attraper le réel, de l'imaginaire non spéculaire, autre.

Josette Zoueïn – Vous parlez carrément d'altérité.

Solal Rabinovitch – Un autre non spéculaire, c'est un autre de pure différence, une altérité possible.

Josette Zoueïn – On peut parler d'un savoir après-coup pour le psychotique. Et s'il y a... des traces. Et vous écrivez : « L'analyste écrit, écrit, écrit. »

Solal Rabinovitch – Je crois que oui. Ce n'est même qu'après-coup qu'il peut y avoir du savoir. En tout cas, pour moi, c'est en écrivant que j'ai pu savoir ce qui s'était passé, parce que sur le moment je ne savais pas ce qui se passait, je savais juste ce que j'étais obligée de faire. Mais je pense qu'il y a aussi un savoir après-coup chez l'analysant.

Josette Zoueïn – Si pour le névrosé on peut dire que l'analyste est un miroir sans tain, quelle métaphore pourrait-on donner dans la psychose ? Opérateur ? Terrain d'opération ? Quelle métaphore conviendrait dans le cas du psychotique ?

Solal Rabinovitch – Terrain d'opération. C'est un des termes les plus justes que j'ai pu trouver, au plus près de ce qui se passait.

Josette Zoueïn – Terrain d'opération jusqu'à l'absence. Il y a des moments durassiens dans votre texte clinique.

Solal Rabinovitch – On m'a dit ça. Pour rendre compte d'une cure de façon un peu précise, il fallait trouver un moyen d'écrire. J'ai beaucoup hésité : est-ce que je donne un prénom ? Est-ce que je dis « je » ? J'ai choisi une forme d'écriture qui soit un peu, non pas altérée, mais qui passe par l'altérité. En disant *elle* et en disant « l'analyste », je me disais bêtement qu'on pourrait penser que je rapporte un cas, que l'analyste est un homme, puisqu'en plus j'ai un nom qui passe parfois pour un nom d'homme. Personne ne s'y trompera, mais ça ne fait rien. Je ne pouvais qu'essayer de modifier les choses de mon côté, et si peu... Car, de toute façon, que l'analyste soit un homme plutôt qu'une femme, n'empêche pas qu'il soit de toute façon un homme au sens de *Mensch*.

Serge Reznik – Justement, vous êtes complètement dans la construction de cet autre non spéculaire puisque celle que vous appelez *elle*, c'est vous aussi. Donc, ça se tisse, et c'est ce que vous essayez ensuite de formaliser avec les nœuds. Est-ce que vous travaillez vraiment avec la topologie dans les cures, ou est-ce qu'elle vient après, comme une façon d'en présenter quelque chose ? Cela m'a intrigué.

Solal Rabinovitch – Non, pas dans les cures. Je ne suis pas folle à ce point. Mais je retravaille la topologie par ailleurs, dans des lieux de travail ou des cartels, ce qui me permet parfois de m'en servir pour une lecture après-coup de certains fragments de cure.

Danièle Lévy – La topologie, c'est reconstituer des itinéraires ?

Solal Rabinovitch – Oui, c'est ça.

Danièle Lévy – Mais la carte n'est pas le territoire. La reconstitution est toujours hypothétique.

Solal Rabinovitch – On peut dire que c'est une reconstitution territoriale de ce qui s'est passé. Mais c'est un peu plus que cela, parce que, en tout cas dans le nœud borroméen, ça se noue et ça se dénoue. C'est ce qui est intéressant dans la topologie. Et qu'on ne peut savoir comment ça s'est noué qu'au moment où ça se dénoue. Donc ce n'est pas seulement une cartographie.

Josette Zoueïn – C'est ce que vous appelez une topologie plus humaine ?

Solal Rabinovitch – J'ai fait beaucoup de topologie dans les années fin 1980/début 1990 et je me suis brouillée à mort avec elle. Cela dépend aussi de quel genre de topologue on rencontre. A un moment donné je me suis dit que tout ce qu'on fait avec des nœuds et qu'on montre avec une série de manipulations, on doit pouvoir le dire avec des mots. Et qu'il ne suffit pas de se borner à faire des ronds de ficelle et des nœuds. Je m'étais brouillée de façon très violente avec la topologie – brouillée toute seule, dans ma tête ; j'étais seule avec moi-même et je me suis abstenue pendant très longtemps d'y toucher. Puis, c'est relativement récent, j'ai rencontré des gens qui travaillaient la topologie en parlant vraiment et du sujet et du monde dans lequel il vit ; en parlant aussi de Freud, en y mettant aussi les affaires de Freud. Du coup, je me suis dit qu'il y avait quand même un moyen de se servir de la topologie sans se passer des mots. Ce qui est intéressant en partant de la topologie, c'est qu'on peut voir des choses qu'on n'avait pas forcément vues avant. Ce n'est pas plus que ça. Par exemple, je ne sais pas si, sans la topologie, je me serais formulé aussi précisément cette histoire de l'imaginaire, ni si j'aurais vu aussi nettement que le dernier croisement à faire, c'était à l'analysante de le faire. Pourtant elle me l'avait dit.

Serge Reznik – Et que faites-vous de l'histoire ? Dans le cas que vous rapportez, il n'y a aucun élément...

Solal Rabinovitch – C'est délibéré.

Josette Zoueïn – Si, il y en a.

Solal Rabinovitch – C'est absolument volontaire. Il y en a : ce sont juste des mots. Il y a certains mots. « L'Autre meurtrier » désigne quelque chose d'extrêmement précis. En fait, l'histoire est tout à fait présente, mais on ne peut pas s'en servir, là non plus, comme dans une névrose. Cela ne servirait à rien d'aller chercher des vieux souvenirs dans la mémoire, des « traces mnésiques ». Je ne sais même pas s'il y a des traces mnésiques dans la psychose. Il y a des traces qui ne sont absolument pas mnésiques ; elles sont quasiment écrites sur le

corps. Pas toutes, mais souvent. Ce qui fabrique l'histoire, c'est l'analyse elle-même, peut-être au sens où d'ailleurs elle fait du réel réalité. L'histoire était fabriquée dans l'analyse – pas reconstruite, mais fabriquée.

Danièle Lévy – C'est peut-être une dimension qui s'ouvre ?

Solal Rabinovitch – Non, elle se fabrique peu à peu avec l'analyse et cela fait que le sujet commence à avoir un rapport avec sa propre histoire qui n'est pas celui d'une histoire avec laquelle il vivrait tout le temps. C'est une histoire qui est séparée, au sens où elle a eu lieu, elle a été comme ça, et maintenant le sujet est dans un certain rapport X avec cette histoire, alors qu'avant, il n'avait aucun rapport avec cette histoire, c'était de l'actuel.

LE CORPS, LE RÉEL, LE SEXUEL

Josette Zoueïn – Vous dites qu'il y a un trou au départ dans la jouissance de l'Autre. Il y aurait peut-être un intérêt à faire jouer une proposition qui en rappelle une autre de Lacan : « il n'y a pas de rapport corporel » ; par rapport à l'imaginaire, certes, mais pas seulement, et qui nous aiderait à comprendre un peu plus la relation du psychotique à son corps. Cela n'est pas sans lien avec la question de l'autre non spéculaire ; et avec cette notion ou ce concept, vous inventez quelque chose du côté du non-rapport corporel justement.

Solal Rabinovitch – Je ne comprends pas très bien. Qu'est-ce que c'est qu'un rapport non corporel ?

Josette Zoueïn – S'il y a de l'autre non spéculaire c'est en quelque sorte parce qu'il n'y a pas de rapport corporel. Dans le travail avec le psychotique, la question du non-rapport est prégnante. Et si, comme vous le dites vous-même, l'analyste se présente comme « réel, sexué », ce serait une manière de créer du rapport...

Solal Rabinovitch – C'est-à-dire que ce serait la façon dont pourrait se manifester le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel ? par le fait qu'il n'y a pas de rapport corporel ?

Josette Zoueïn – Oui, à partir du fait que vous dites « réel, sexué », qu'il y a un trou dans la jouissance de l'autre, et que ça se passe entre réel et imaginaire.

Danièle Lévy – Vous posez la question des rapports entre le corps et l'imaginaire, notamment l'imaginaire non spéculaire.

Solal Rabinovitch – C'est difficile.

Serge Reznik – Oui, parce que c'est justement tout ce qu'il s'agit de construire ou de faire tenir.

Danièle Lévy – De faire tenir et de faire sortir. Le corps, il faut qu'il soit dans le réel aussi, qu'il ne soit pas entièrement pris dans un savoir.

Josette Zoueïn – Je pense à une expérience dans un hôpital de jour où j'ai rencontré un enfant psychotique. Je l'ai rencontré une fois. Il était atteint du sida, mais ça ne se voyait pas du tout.

Danièle Lévy – C'est-à-dire que son corps n'était pas en jeu ?

Josette Zoueïn – Voilà.

Solal Rabinovitch – Je ne sais pas. En fait, je ne sais pas si je suis d'accord avec la distinction que vous faites, même si ce que vous dites est tout à fait vrai. Mais ce que j'ai essayé de dire dans mon livre, qui s'est imposé à moi, c'est que l'intervention d'un autre non spéculaire laisse le corps à sa place. Cela ne met pas en jeu l'autre, ça lui laisse la voie libre.

Danièle Lévy – Oui, ça ne tire pas l'autre avec soi. Une question bête : quand vous dites « le névrosé psychotique », est-ce que vous voulez dire des moments dans la cure, ou bien est-ce que vous voulez dire une structure ?

Solal Rabinovitch – Ça dépend.

Danièle Lévy – Il y a cet éternel débat entre deux positions également vraisemblables : « Le psychotique, c'est le psychotique, on ne peut pas faire avec lui comme un névrosé », et puis par exemple les intuitions du début, lorsque Freud dit : « Il y a des parties hystériques, il y a des parties obsessionnelles, il y a des parties folles. »

Solal Rabinovitch – De toute façon, je crois qu'on peut dire qu'il y a des parties hystériques, des parties obsessionnelles et des parties folles. Mais je crois qu'il y a des névrosés avec qui, à certains moments, on est obligé de travailler de façon extrêmement particulière, des moments où il n'y a presque que la dimension du réel. Et il y a des psychotiques avec lesquels, par moments, on travaille comme avec un névrosé ; mais sans essayer de déchiffrer quelque chose qui n'est pas à déchiffrer. On n'a pas affaire absolument à des structures, mais quelquefois quand même il y a des voies de passage. On ne peut quand même pas mettre les gens dans des cases. Mais il y a des repères qui sont à certains moments sur des frontières ; il y a des mystères...

Danièle Lévy – C'est particulièrement là que vient la nécessité de saisir du bord. Mais ne peut-on pas dire que toute l'analyse, c'est saisir du bord. Sans doute y a-t-il plusieurs façons de saisir du bord ?

Solal Rabinovitch – Enfin, il y a des moments où on est en terrain plat, dans la plaine, on est tranquille. Ça arrive quand même. Et il y a des moments où on est sur le fil, sur la corde. Peut-être que ça ne se voit pas, mais j'ai essayé de dire que même quand il travaille dans la plaine, l'analyste est entièrement impliqué. Il est toujours amené, de toute façon, à un moment donné ou à un autre, même si c'est sur le pas de la porte, à réagir en tant que personne. Et il a intérêt à le faire correctement et que ça tombe juste, parce que c'est très utile que ça tombe juste. Et l'autre chose que j'ai voulu dire, c'est que plus les

choses sont graves et plus il faut se mouiller. Plus c'est grave et plus il faut prendre de risques.

Danièle Lévy – C'est une constante de la littérature psychanalytique. On l'a chanté sur tous les tons. Donc ce doit être vrai, mais on ne sait pas comment le dire.

Solal Rabinovitch – Il faut dire que la psychose a donné lieu aux folies les plus énormes de la part de gens qui s'en sont occupé.

Danièle Lévy – Vous faites apparaître la constante de toutes ces folies, c'est qu'il faut s'impliquer.

Josette Zouein – Sans cesser de distinguer à chaque fois, sans cesser de distinguer...

Danièle Lévy – Votre livre permet de distinguer, apporte quelque chose à cette distinction qu'on a tellement de mal à faire, par exemple sous le nom de *régression* : « Il faut accompagner la régression. » Ça s'est beaucoup dit. Mais comment ? Accompanyer la régression, ce n'est pas régresser soi-même...

PERVERSION DU TRANSFERT

Serge Reznik – Comment situez-vous la perversion par rapport au transfert, et est-ce qu'il y a des perversions du transfert ? Vous n'en parlez pas.

Solal Rabinovitch – Non, je n'en ai pas parlé. Ça existe sûrement. Ça serait quoi une perversion du transfert ? L'utilisation ?

Serge Reznik – Ça serait passer du maniement à la manipulation.

Solal Rabinovitch – Ah si, j'en parle dans l'introduction ; j'en dis une phrase. Bien sûr, il y a des gens qui se servent du transfert soit pour des foules, soit pour des individus, soit pour des concepts, soit pour des doxa.

Serge Reznik – Est-ce que vous pourriez-nous dire quelque chose de ce transfert à Lacan, et peut-être aussi du vôtre ?

Danièle Lévy – Mais aussi du transfert de travail.

Serge Reznik – Et puis de la fin d'analyse. La problématique de la fin d'analyse, par exemple, quand on suit un enseignement ; pour un analysant de Lacan qui aurait suivi son enseignement.

Solal Rabinovitch – C'est sûr que les cures de Lacan tenaient compte du fait qu'il parlait toutes les semaines ou tous les quinze jours, et il tenait compte de ça dans sa façon d'intervenir dans les cures, c'est-à-dire que s'il en disait un petit bout pendant la séance, il savait qu'il y avait un autre bout qui serait dit, ou qui serait pris comme tel – ce qui revient absolument au même – dans son séminaire. En tout cas, ce n'est pas quelqu'un qui – je crois qu'il n'a jamais manipulé, au sens de la manip, le transfert de ses analysants.

Danièle Lévy – C'est quoi la manip ?

Solal Rabinovitch – La manip, c'est par exemple se servir du transfert pour faire faire à quelqu'un ceci ou cela – c'est au sens le plus positif du mot.

Danièle Lévy – Oui, mais le sens psychanalytique ?

Solal Rabinovitch – Au sens psychanalytique, c'est se servir du transfert comme suggestion, c'est-à-dire utiliser le fait que quelqu'un vous a à la bonne pour lui demander de faire un certain nombre de choses pour vous, de vous servir en somme.

Danièle Lévy – Pour porter la jouissance du côté où on pense qu'elle est ?

Solal Rabinovitch – Ou du côté où elle est pour l'analyste. C'est ça la perversion du transfert, c'est que l'analyste se récupère une part de jouissance.

Danièle Lévy – Dont il pense avoir besoin ?

Solal Rabinovitch – Il en a besoin pour faire...

Danièle Lévy – son beurre ?

Solal Rabinovitch – Son armée, son église, son école, etc. Je ne pense pas du tout que Lacan faisait ça. Je l'ai vu fonctionner pendant très longtemps au jury d'agrément, puisque j'étais passeur au moins deux ans, avec beaucoup de passes. A l'époque, les passeurs assistaient au jury d'agrément. Il y avait Lacan et un certain nombre d'analystes qui étaient là, qui discutaient... Lacan était d'une grande discrétion. Un jour, il a parlé – il y avait un jury avec des passeurs –, il a dit quelques mots de la trajectoire d'un passant qui était aussi son analysant, mais vraiment avec des mots de tous les jours, des mots tranquilles, respectueux – enfin, respectueux comme il faut l'être. Ce n'était pas manipulateur. Par la suite, ses élèves et ses disciples ont été manipulateurs.

Danièle Lévy – Une fois, j'ai vu Lacan essayer, non pas de manipuler, mais d'imposer quelqu'un, pour des raisons politiques, des raisons de politique de la psychanalyse. Ça n'a pas marché. Les autres membres du jury ont dit non.

APRÈS-COUP

Serge Reznik – Y a-t-il quelque chose que n'auriez pas dit dans votre livre et qui, dans l'après-coup, après sa publication, vous apparaîtrait ? Parce que votre livre est très complet, un ouvrage de référence sur la question.

Solal Rabinovitch – Ce que je n'ai pu mettre dans mon livre bien sûr, ce sont les effets, non anticipables, du livre à la fois sur l'analyste et sur la cure. D'une part, le livre constitue une trace, celle-là je pouvais l'anticiper, une trace matérielle de la cure de celle que j'ai appelée *elle*. Mais ce qui ne l'était pas, c'est que ce livre puisse faire obstacle à sa

propre trace à *elle*, l'analysante, à la trace qu'*elle* avait à fabriquer de sa propre cure. À la fois ce livre est une trace de l'analyse, et à la fois il lui enlève la possibilité de constituer sa propre trace à *elle*. Comme un vol. Mais ce paradoxe même aura sans doute rendu possible, un peu comme une subversion de la trace anticipée, l'inédit du sixième croisement de la tresse et du geste du raboutage final qu'*elle* seule sera à même de faire.

Serge Reznik – C'est curieux ce que vous dites, parce que les échanges de Freud avec Fliess, qui étaient une sorte d'analyse mutuelle pourrait-on dire, se terminent aussi sur une histoire de vol.

Solal Rabinovitch – De vol de pensées ?

Serge Reznik – De vol de pensées et de vol d'idées puisque Freud est accusé d'avoir volé, ou en tout cas d'avoir été le vecteur du vol de l'idée de la bisexualité.

Solal Rabinovitch – C'est vrai, c'était marrant comme expression.

L'AMOUR

Danièle Lévy – J'ai encore une demande. Elle porte sur l'amour non narcissique. Vous n'êtes pas la seule à soutenir que tout amour n'est pas narcissique et que tout dans l'amour n'est pas narcissique. La question de l'autre non spéculaire se pose là aussi. Il y a eu le pur amour, je m'étais intéressée à cela. Il y a aussi, à l'autre pôle peut être, la phrase de Lacan reliant de façon énigmatique l'amour, la jouissance et le désir.

Solal Rabinovitch – Que l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. Oui, les mystiques en sont un bon exemple. Comme Surin, ils disent : « J'aime Dieu même s'il ne m'aime pas et même s'il me damne. » Plus encore, être damné est une condition de l'amour de Dieu. C'est-à-dire que rien n'est à prouver. Mais l'abord de la mystique est toujours un peu compliqué. Et puis, la mystique, ce n'est pas la psychanalyse. Il est évident que l'amour de transfert est un amour foncièrement narcissique. Mais je pense qu'il n'y a pas que ça. Il y a forcément aussi un amour de transfert du côté de l'analyste, du moins à certains moments, et cet élément est forcément non narcissique, puisque l'analyste est quand même obligé de se dépouiller, ou d'avoir été dépouillé, d'avoir abandonné – dans son boulot, pas dans le reste bien sûr – son narcissisme.

Danièle Lévy – Alors comment marche l'amour qui n'est pas narcissique ? L'exemple qui me venait, c'est l'amour de la psychanalyse. Est-ce qu'on peut dire ça, que nous sommes dans l'amour de la psychanalyse ? Qui permet à la jouissance de condescendre au désir... du psychanalyste ?

Solal Rabinovitch – Moi c'est plutôt comme ça, parce que je ne suis pas une mystique, même si je trouve ça intéressant à titre d'exemple... La psychanalyse apporte peu de satisfaction narcissique.

Danièle Lévy – Ou bien l'amour de l'art. Les satisfactions de l'art ne sont pas de l'ordre narcissique.

Solal Rabinovitch – Les artistes peuvent parfois être complètement narcissiques, mais leur rapport à l'art lui-même n'est pas narcissique. Ce n'est pas non plus un amour d'objet. Alors c'est quoi ?

Serge Reznik – L'amour de la vérité.

Danièle Lévy – Ou de la liberté.

Serge Reznik – C'est ce que dit Freud.

Danièle Lévy – *amor veritatis*, c'est bien avant Freud.

Serge Reznik – Lacan serait plutôt du côté du désir de savoir.

Solal Rabinovitch – Du gai savoir.

Danièle Lévy – Un savoir qui n'est pas gai, ce n'est pas un savoir. Il y manque l'essentiel.

Solal Rabinovitch – Il disait qu'il aimerait bien qu'il y ait plus de gens avec qui rigoler un peu du savoir, et qu'il en manquait de plus en plus.

DU REGARD

Danièle Lévy – J'ai une autre question, voisine. Dans le chapitre extraordinaire sur le regard et le tableau, où vous revenez au commentaire des Ménines, vous montrez comment l'objet regard se produit à partir des changements de perspective : en quoi est-ce vital pour la psychanalyse, et en quoi ce mode de production d'un objet *a* induit-il du changement dans la conception du transfert ? Est-ce qu'il définit l'objet de la pulsion en général ?

Solal Rabinovitch – Non. D'une part, ça apporte le regard, par rapport à la voix, puisque ce sont les deux objets dont on se sert en psychanalyse. Je ne m'étais jamais occupée beaucoup du regard... Mais je voulais surtout construire, à partir de la perspective, un autre non spéculaire qui soit opérateur dans les cures, et qui réponde des obstacles au transfert dans la psychose indiqués par Freud et Lacan. C'était ça l'enjeu. Le regard joue, évidemment, un rôle dans la cure. D'une part, on allonge les gens pour qu'ils ne soient plus dans le corps à corps avec l'analyste, on les met hors du champ du regard de l'analyste. Et inversement, je pense que s'il y a des gens qu'on garde en face-à-face, c'est parce que l'objet regard fixe l'imaginaire, au lieu de le laisser complètement dispersé et dans cette proximité qu'il peut avoir alors avec le délire.

Danièle Lévy – C'est important ce que vous dites là, tout le monde croit que le face à face sert à maintenir a-a', en référence au schéma L.

Ce n'est pas pour maintenir a-a' qu'on regarde le psychotique, c'est à cause du regard en tant qu'objet.

Solal Rabinovitch – Le regard objet pulsionnel, tout à fait.

Danièle Lévy – L'autre non spéculaire, où est-il dans le tableau ?

Solal Rabinovitch – Il y a d'une part le point de fuite dans le tableau, qui est le point de fuite du système perspectif lui-même, c'est-à-dire la représentation visuelle du point de convergence à l'infini des droites parallèles au système ; c'est en somme la représentation de l'infini avant même qu'il puisse se penser. Et puis il y a le point du sujet, le sujet-œil – donc ce n'est pas du tout le sujet barré – qui est la projection frontale sur le tableau de son rayon visuel, en quelque sorte son point de vue. Les deux lignes, celle de la représentation de la pensée et celle de la représentation du visuel arrivent sur le tableau exactement au même endroit, mais en deux points qui se superposent sans coïncider. Ou coïncident sans se confondre. Ce n'est pas tout à fait le même point. L'autre non spéculaire vient de ce point de non-coïncidence entre le point de fuite du système et le point de vue du sujet-œil, entre visuel et pensée. C'est de là qu'on peut l'extraire.

Serge Reznik – Pourquoi dites-vous que l'analyse, c'est comme un tableau et qu'une tache de couleur peut tout changer dans le tableau final ? Cette remarque vaut-elle pour l'analyse en général, ou avec les psychosés ?

Solal Rabinovitch – Cela se produit dans toute analyse, cela se produit là où on ne peut savoir que ça va se produire. Il y a comme un léger bougé dans la coïncidence entre la pensée et la représentation, entre la vision et le mental, qui laisse entrevoir l'objet. Par exemple, cette tache de couleur qui change tout. Par exemple, tout à coup quelqu'un qui dit, une semaine après la fin de son analyse : « Ah, mais je me suis rendu compte que... ! » – qu'il avait dit une connerie. Tout à coup quelque chose se retourne, comme une tache de couleur, et change tout le sens, le sens du tableau, le sens de la cure. C'est vrai, c'est comme une tache de couleur dans un tableau.

Serge Reznik – Alors, il y aurait deux signatures à ce tableau ?

Solal Rabinovitch – Oui, l'analyste et l'analysant.

L'IRRÉEL DANS LA CURE

Danièle Lévy – J'aimerais que vous commentiez la dernière phrase du livre, qui porte sur l'irréel : « L'entrée de l'irréel dans la cure est l'offre que fait le transfert au sujet. De ce pâton initial, déjà croîtra la fin de la cure. » L'entrée de l'irréel dans la cure, à la fin du livre, est-ce en rapport avec la folie dont vous parlez au début ?

Solal Rabinovitch – C'est un peu en rapport avec la folie, parce que je pense qu'on est obligé de travailler avec l'irréel. L'irréel ne veut pas

dire que c'est du pas vrai. C'est une dimension à laquelle on affaire, je crois.

Serge Reznik – Ce n'est pas de l'imaginaire.

Solal Rabinovitch – Non, ce n'est pas de l'imaginaire non plus. C'est la dimension de la fiction, au sens noble du mot *fiction*, de l'invention, quelque chose d'analogue à ce que fait l'artiste. C'est la dimension de l'art.

Serge Reznik – De la construction du fantasme ?

Solal Rabinovitch – Ce peut être la construction du fantasme, encore que le fantasme soit quand même drôlement matériel.

Danièle Lévy – C'est vrai que la cure, l'analyse, la séance, l'analyste, le fait de retourner régulièrement, de payer pour ce qu'on n'a pas et quand on ne vient pas, tout cela a quelque chose d'irréel. C'est en ce sens que vous parlez d'irréel ?

Solal Rabinovitch – C'est déjà un peu en ce sens. Mais je crois que c'est aussi au sens de l'invention, de l'invention nécessaire à la cure, parce que dans les cures, on est amené à inventer. Inventer quelque chose d'absolument inédit, qui arrive comme ça, la tache de couleur qui change tout à coup le sens des choses. Il faut en tout cas que cette possibilité soit là. Ce n'est pas comme ces analyses où il faudrait, paraît-il, être complètement neutre, neutre et bienveillant au point de porter la même couleur, grise de préférence, le même magazine dans la salle d'attente, etc., et surtout que rien d'irréel ne vienne gêner l'obsessionnalité. Au contraire, l'irréel c'est formidable.

L'ANALYSE DE CARACTÈRE

Solal Rabinovitch – À propos des choses que je n'ai pas dites dans mon bouquin, je suis tombée récemment sur le *Journal clinique* de Ferenczi que je n'avais pas lu, et je me suis dit : « Vraiment, c'est dommage que je ne l'aie pas lu avant parce que je m'en serais servie et je l'aurais cité. » C'est absolument formidable, ce *Journal clinique* de Ferenczi. Et aussi la question qui était en grande discussion entre Freud et lui sur l'analyse de caractère. Ferenczi note que si les analystes ne font pas, après leur analyse, une analyse de caractère, eh bien ! ils se font vraiment ramasser par leurs patients, et de la belle façon, parce que leurs traits de caractère s'en donnent à cœur joie dans la cure. Effectivement, les psychotiques, particulièrement, n'en ratent pas une là-dessus. Et comme le caractère relève du narcissisme, l'analyste qui ne devait pas y toucher, en suivant les préceptes de l'Institut de Berlin, a laissé ses patients futurs analystes avec des traits de caractère fixant, comme dit Freud, leurs investissements d'objet abandonnés. Traits qui seront éternels. Il y a des choses comme ça que je n'ai pas dites et je le regrette un peu.

Serge Reznik – Nous les publierons, donc.

Solal Rabinovitch – Les analystes entre eux, par exemple, leurs traits de caractère sont assez sérieux.

Serge Reznik – Le groupe, c'est le lieu où s'expriment les traits de caractère.

Solal Rabinovitch – Dans les institutions analytiques, ils s'expriment tant qu'ils peuvent.

Danièle Lévy – En réclamant le respect absolu. Écrire un journal clinique, c'est le contraire. C'est drôle, il y en a plein les magazines de ces « analyses de caractère » : « Testez votre aptitude à entrer en relation. » L'analyse de caractère à la mode de Ferenczi, c'est autre chose, c'est du travail sur le transfert. On n'écrit pas ça dans notre pratique ordinaire.

Solal Rabinovitch – C'est exceptionnel, tout à fait. Il y a un très bon article de Jean-Jacques Gorog sur l'analyse mutuelle, c'est une intervention qu'il a faite en juin 2006 lors d'un colloque à Budapest sur Ferenczi. L'analyse mutuelle est quelque chose de très mal vu par les analystes, mais Gorog montre que l'un des principaux personnages dont parle Ferenczi était une psychotique. Avec les psychotiques, on est obligé d'inventer des choses ; c'est intéressant de voir comment Ferenczi a été amené, obligé par la patiente d'en passer par cette invention-là de l'analyse mutuelle. Et il montre bien comment. Quand il passait sur le divan à son tour, il disait d'où venait telle réaction qu'il avait eue avec sa patiente, en mentionnant des éléments actuels.

Josette Zoueïn – C'est Lacan qui disait qu'il ne fallait pas toucher au caractère ?

Solal Rabinovitch – Non. Il a même dit l'inverse. Il a même dit dans le *Séminaire I* qu'avec l'analyse de caractère, on pourrait aller beaucoup plus loin. Il parle du sujet comme foyer des défenses ; le caractère, ce sont des défenses, et l'analyse de caractère pourrait permettre d'aller plus loin.

Danièle Lévy – Il disait que le nœud de trèfle, c'est le caractère.

Solal Rabinovitch – C'est l'IPA qui disait qu'il ne faut pas toucher au caractère, c'est ce qu'on disait à l'Institut de Berlin. Les candidats analystes faisaient une analyse vite fait bien fait, on leur expliquait l'Œdipe et quelques complexes inconscients, mais on disait : « Surtout, il ne faut pas toucher au caractère des candidats analystes. »

Danièle Lévy – S'ils sont radins, laissez-les radins, etc.

Solal Rabinovitch – Voilà.

¹Transcription revue par l'auteur de l'entretien du 9 février 2007.